

La chanson de Nezha

10 JANVIER - UN MONDE FOU POUR LES SOLDES. Je cherche une chemise noire ou grise. Rien à ma taille. "Cinquante d'encolure, vous êtes sûr ?" La vendeuse sort son mètre, "Mais non, quarante-six quarante-huit. Cherchez bien, vous allez trouver votre bonheur". Je soulève les piles, déplie une chemise, pose la manche le long de ma veste. Rien à faire, trop court. "C'est pour vous ?" La voix m'a surpris. Elle me regarde amusée. Je hoche la tête, "J'y comprends rien à leurs tailles". Elle sourit. Elle a de jolis yeux sombres. "Tout est trop petit." Elle a une mine dubitative, "Vous renoncez trop vite, laissez-moi faire". Elle passe les deux mains autour de mon cou, remue les tas, "Non, les carreaux ça ne vous va pas". "Vous croyez ? S'il n'y a que ça..." "Sauf si vous tenez vraiment à votre allure de bûcheron canadien !" On éclate de rire. "Tenez, ça vous irait comme un gant." Elle a déniché une chemise vert anglais, on dirait de la soie. Elle la déplie, me la met devant le buste. Elle a les cheveux noirs mi-longs, un petit grain de beauté juste au-dessus de la lèvre. "Vous êtes marocaine ?" "Pourquoi, marocaine ?" "Je me disais... Vous avez le teint cuivré des Marocaines..." Un silence. "Je ne vais pas vous laisser repartir comme ça, je vous offre un café." Elle est marocaine, Nezha. Travaille dans une banque. "Vous êtes déjà allé au Maroc ?" Je fais signe que non, "Mais si vous m'invitez..." Elle soupire, "Il faut que j'y aille". Je lui donne mon téléphone, elle demande "C'est quoi votre eau de toilette ?" Je souris, me retourne en ouvrant la porte, "Baudelaire !" [*Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais...*]

21 janvier - "J'ai attendu votre coup de fil." Elle tourne vivement la tête, un regard d'inquiétude juste avant le sourire, "Je n'avais rien promis". "Vous ne devriez pas fumer", je dis - elle a une demi-cartouche de Peter en main. "C'est le docteur qui parle ?" "Je vous ai fait croire que j'étais docteur ?" Elle rit. "Ce qui m'inquiète, c'est que la chose vous ait paru possible." Elle hoche la tête, le sourire s'élargit, l'ongle du pouce glisse le long de la lèvre. Je baisse les yeux, "Vous m'offrez un café ?" "Je vois", elle répond, le sourire dévoile le blanc des dents et, au milieu de la lèvre, un petit éclat sombre, "Vous voudriez faire payer la banquière..." Je remarque la coupe un peu afro, les cheveux rêches, dégradés. "C'est mes cheveux que vous regardez ?" Je ne dis rien puis "Non, non... Je me demandais... Vous êtes vraiment née au Maroc ?" Elle éclate de rire "Bien sûr, tout ce qu'il y a de plus typique... le vieux Pontoise !" Elle secoue la tête, "Désolée pour la poésie mais ma famille est quand même originaire de Marrakech, on y allait tous les deux ans. Une expédition !" Je l'écoute raconter, je lui dis "C'est drôle votre voix..." "Drôle ?", elle fronce les sourcils. "Oui, pleine de soleil ! Dans la mandarine de votre visage." Aussitôt que j'ai dit ça, je me reprends, "Quand je travaille un peu je fais mieux côté poésie, mais je suis du genre laborieux, laissez-moi le temps et je vous ferai Verlaine". "Tiens, je croyais que c'était plutôt Baudelaire..." "Baudelaire, c'est juste pour *Ô vous que j'eusse...*" On se tait brusquement... Elle regarde sa montre "Oh mince !" Je lui attrape le bras, "Nezha, vous promettez ?" Elle m'appellera. Ses yeux.

03 février - C'est elle qui se retourne, "Décidément !" J'avais le nez plongé dans le caddie, je ne l'avais pas remarquée. "Vous n'avez pas trop chaud avec ce pull ?" Elle sourit, "C'est pour la frime, je soigne mon côté étudiante". La caissière fait passer pâtes, gruyère, crevettes roses, "C'est bien que vous ayez pensé aux entrées, je fais. Moi, j'ai pris l'apéro." Punch créole et bière rousse. Nezha jette un œil sur le tapis de caisse, "Hum ! Du pain au pavot, où est-ce que vous avez trouvé ça ?" "Vous m'invitez ou je vous invite ?", je me risque. À mon grand étonnement, elle n'a pas ce geste de refus poli, elle réfléchit une seconde, "D'accord pour chez vous, mais j'avais prévu de filer après au cinéma... Ça vous va de dîner sur le pouce ?" Dans la voiture je prends les devants, "Vous promettez de ne pas faire de réflexion sur le ménage ?" Le chat vient se frotter contre ses jambes, "Il s'appelle Griseult, ne le caressez pas sinon vous n'arriverez plus à vous en dépêtrer". Elle s'assied dans le canapé. Elle est plutôt punch. Citron, olives. "Vous savez, c'est le moment délicat quand on veut séduire une jeune fille..." "L'apéritif ?" elle demande. "Non, la musique d'ambiance, qu'est-ce que vous aimez ?" "Oh la la, la liste est trop longue, trop... Mettez ce que vous voulez." Un bon vieux Jacques Loussier, je suis sûr qu'elle n'a jamais entendu, "Play Bach" c'est d'une autre époque. Je mets de l'eau à chauffer pour les pâtes. "Juste frémissante, ça ne doit pas bouillir !", elle me prévient. Je débouche une bouteille de... "Pas pour moi, si vous avez de l'eau c'est parfait." Elle bavarde, rit, vante mes tagliatelles. Je lui dis "J'aime vos manières. Je trouve que ça vous ressemble bien..." "Quoi donc ?" "De ne pas bouillir, je fais, juste frémir..."

12 février. "Laissez-moi vous l'offrir, si ! ça me fait plaisir." Elle fait la moue, Nezha. "Évidemment si on était samedi vous ne pourriez pas me le refuser", je lui dis. "Samedi, pourquoi samedi ? Vous avez toujours de drôles d'idées, qu'est-ce que vous manigancez ?" Je me reprends, n'ose avouer le 14, la St-Valentin. Et puis trop peur qu'elle éclate de rire. "Bon, ce Delerm, c'est une bonne idée, non ?" "Okay, elle dit, mais vous me le dédicacez." Elle s'est assise face à la porte d'entrée, un soleil très blanc entre dans le bistrot. Ses cheveux, ses yeux d'un noir si profond, On dirait une photo surexposée. Elle sourit. "Oh, ne souriez pas comme ça, Nezha... - Un silence. - Quand vous souriez comme ça, vous ressemblez à un ange." Elle a un battement de cils, baisse les yeux. Elle avale une gorgée de café, repousse la tasse, garde un moment les mains autour. Puis elle me regarde. Juste sur la lèvre elle a un petit grain de beauté, on dirait une mouche, comment elle s'appelait juste au-dessus de la lèvre ? La timide ? L'indiscreète ? La fiévreuse lui irait bien. Les cheveux s'enroulent dans le cou où vient battre une veine. Une mèche est tombée sur le front, devant l'œil droit. J'avance la main, fait glisser l'index sur son poignet. J'observe ses mains, fines et longues. Des mains de pianiste, je pense. Elle ne bouge pas. Alors je la dévisage. Du bout du doigt j'écarte la mèche, la glisse derrière l'oreille, "Nezha..." Elle ferme les yeux, "Ne dites rien, surtout ne dites rien !" On reste en silence un long moment, dans le mouvement du bistrot. Tout à coup elle se lève, pose trois euros sur la table, me tend le Delerm en riant, "Alors, cette dédicace ?" J'écris "Ne dites rien, surtout ne dites rien".

14 mars - Il y a de la place en bas de chez elle mais c'est toujours à pied qu'il faut faire ce trajet-là. La porte n'est pas fermée. Je monte avec précaution mais les marches grincet. Huit heures

et quart. Je me demande si je n'aurais pas dû... Et si... (J'y ai déjà souvent pensé, j'ai préparé mes répliques au cas où). Je suis sur le palier, j'hésite, ça cogne sous la veste. Je frappe à la porte. J'attends. Rien. Finis par entendre un pas. Un meuble sur le sol, "Oui, Qu'est-ce que c'est?" Je souris, "Interflora, madame!" La clef tourne dans la serrure, le loquet du verrou, elle. Un silence. J'abaisse le bouquet de roses qui cache mon visage, plonge dans ses yeux. Elle ne dit rien. Je lui tends les fleurs, "J'espère que vous n'avez pas déjeuné parce que..." Je pose à terre, au coin de la porte, un petit sac de viennoiseries. Elle me regarde en silence. "Vous savez, vous m'avez manqué..." Elle ne bouge pas. Je sors de ma poche un petit paquet, "Ce n'est rien, juste une bricole pour votre bureau... - Je ris. - Je dois avoir l'air ridicule... Votre anniversaire mais je ne sais même pas lequel... Bon, je vous laisse, Nezha." Alors elle attrape mon pull, me tire à elle. Ses lèvres sont douces, sa langue a le goût neuf du réveil.

26 mars - Je lui ai donné rendez-vous à la librairie. Je l'aperçois de dos penchée sur un bac. J'effleure juste son bras, un sourire, un baiser. Elle est superbe, tout en bleu sombre, des bas au chemisier. Elle porte au cou une chaînette d'argent où pend une médaille. "Où est-ce que je t'emmène? Au bord de la mer?" Elle hoche la tête, "Ton patron t'a donné son autorisation?" "Sûrement pas! je réplique. Le seul plaisir, c'est de marauder." Dans la voiture elle n'arrête pas de parler, la voix riieuse. D'un livre qu'elle vient de terminer. D'un pot qu'elle a pris la veille avec un collègue de bureau, "Il est amoureux de toi?" "Lui? T'es fou!" "Comment on peut ne pas tomber amoureux de toi?" La voiture file à travers le pays de Bray, la petite Suisse. "Tu tiens à la mer?" Elle s'en fiche. Je tourne à La Feuillie. Elle dit "Elle y va toute seule, la voiture, c'est là que tu emmènes toutes tes... - s'arrête comme prise en défaut - Excuse-moi, je ne voulais pas..." Et moi, "Je n'y ai jamais emmené personne, c'est un coin que j'avais complètement oublié". On entre bientôt dans le village. Tout de suite à droite l'école. Le tilleul au milieu de la cour. "C'est là que j'ai appris à lire". Je dois être touchant car elle me caresse la joue du revers de la main, me pose un baiser furtif sur l'oreille. On longe bientôt le mur du château, les arbres le dissimulent. La place du village, l'église, "Je suis sûre que tu étais enfant de chœur!", elle rit. Je gare la voiture, prend dans le coffre le sac et la petite valise. Elle s'interroge. Du menton je désigne l'enseigne, Le lion d'or.

27 mars - Nezha au réveil. Un sourire, un baiser, ma main glisse sur son corps, elle frémit, se couche sur le ventre. Je la caresse longuement, mordille les épaules, elle a des frissons d'abandon. Les lèvres descendent jusqu'aux fesses, elles s'affermissent sous les baisers. Je les écarte à peine, juste ce qu'il faut pour embrasser les poils sombres de l'entrejambe. La margelle de son sexe s'ouvre et je bois ses odeurs mouillées. Nos langues se frôlent, s'approvoisent. Je lèche ses lèvres, l'arête de son nez. Je reviens sur la bouche que je bâillonne de la mienne. Je m'allonge sur elle, me redresse sur les coudes, ses jambes prises entre les miennes. Elle ferme les yeux, ouvre les lèvres un instant en inspirant profondément. Sa poitrine se soulève, presse contre la mienne. Nos mains se joignent très haut sur le traversin, doigts contre doigts, ses lèvres roulent sous les miennes. Sa langue a un goût de frais. Je dévore son visage, laissant sur les joues de minces filets de salive qui séchent. Elle pousse de petits glapissements saccadés. Je suis de l'index le contour

des seins. Elle frémit. Ma main frôle l'intérieur des cuisses, j'y pose un baiser. Je caresse son sexe. Elle rejette la tête en arrière. Un long frémissement un peu rauque. J'embrasse sa toison dont les longs poils bouclent. Quand je la pénètre elle creuse les reins et je glisse sans fin en elle. Elle pose les mains dans mon dos, les promène nerveusement sur les reins, sur les fesses. Nous avons les yeux ouverts. Elle a un soubresaut qui lui cambre le buste. La musique de ses petits cris aigus.

17 avril - Je la regarde dormir. Les femmes qui dorment ont des allures de madones. Les traits détendus, apaisés. La peau sereine. Quelque chose d'angélique dans l'arrondi des joues. J'aimerais qu'elle ouvre les yeux, elle sourirait paresseusement. Le jour filtre à travers les rideaux, vient frapper ses cheveux. Je me lève avec précaution, pousse la porte de la cuisine. La vaisselle s'entasse dans l'évier. Laver deux tasses. Cafetière, arabica. La voiture est garée devant la maison. Je sors le vélo par le jardin et descends en ville. La boulangerie est comme je les aime, presque vide. Croissants sans beurre avec leur belle forme de crabe, baguette aux céréales. Ils ont aussi de la confiture d'abricot. "C'est un petit déjeuner d'amoureux?" demande la boulangère. "À quoi vous voyez ça?" je fais. "À votre façon de déguster à l'avance." Je longe la rivière pour remonter. L'eau coule, paisible. Un rat se sauve le long de la berge, s'engouffre sous les racines d'un saule. Dans le jardin qui grimpe la petite butte de l'autre côté, un chien m'observe. Je fais "Ttt Ttt Ttt" de la langue, il agite la queue. Je prends le petit pont rue de l'Hélène et me laisse glisser jusqu'à la maison. Le café embaume la cuisine. Je dispose les bols et les assiettes. Elle dort toujours. Sur le lit. Couchée sur le côté. Bras droit replié sous la tête, bras gauche le long du corps, la main dans le vide. Elle a glissé une jambe sur le drap. Elle a à la cheville gauche - "Parce que c'était celle de la marelle, tu comprends, celle de la petite fille...", je suis ému d'entrer dans son enfance - elle a la petite chaîne en or que je lui ai offerte. Je m'assieds au pied du lit. Je contemple son corps. Le grain de sa peau.

28 avril - Je suis passé la prendre à la fermeture. Elle ne s'y attendait pas, "Qu'est-ce qui se passe?" "Rien, une surprise, Tu aimes toujours manger italien?" Du jambon très vieux coupé transparent, quelques tomates, "Qu'est-ce que vous avez comme vin rouge?" La serveuse sourit, désigne les étagères dans l'angle du magasin. "À toi de choisir, Nezha !" La voiture quitte le centre-ville, prend le faubourg qui file vers la route de Rouen. Je tourne au coin de l'usine, m'enfonce dans le petit îlot marécageux où la rivière, souvent, en prend à ses aises. Je me gare sur la gauche, dans un renforcement du grillage. "C'est là!", je fais. Elle regarde étonnée autour d'elle. Le long du ruisseau, contre la rambarde, pendent des jardinières avec des géraniums. Petites maisons serrées les unes contre les autres, façades peintes de couleurs vives, ocre, bleu, brique. "On n'a pas l'impression d'être en ville, on se croirait dans un vrai margouillis!", elle sourit, m'embrasse dans le cou. Je pousse la grille du jardin, "C'est pas vrai, tu as décidé de te mettre à la bêche et à la binette?", elle éclate de rire. La caravane est au fond, en partie cachée par une haie d'arbustes. J'ouvre la porte, "Si vous voulez vous donner la peine d'entrer". Elle écarquille les yeux. Coin cuisine, frigo, "Il marche, il y a une borne électrique, tu veux quoi?, (j'ouvre), Perrier, Schweppes, bière?" Elle s'assied sur le canapé, pose son sac à terre, secoue la tête en riant, "J'y

comprends rien!" Je m'agenouille près d'elle, lui prends les mains, l'attire doucement vers moi, "C'est ici que j'ai envie de voyager avec toi, ça te plaît?" Elle happe ma bouche, sa langue se prend à la mienne, "On appellera ça nos escapades romanos". "Romanesques?" "C'est pareil..."

24 mai - *"Elle attendait près de la fenêtre, prête à m'embrasser. Au bout d'un moment nous commençâmes à nous déshabiller. Je m'assis sur le bord du lit pour défaire mes lacets. Lorsque je relevai la tête elle ne portait plus que ses bas. Je me levai, la pris dans mes bras. Elle me rejeta dans le lit et, se penchant sur moi, me prit tout de suite la verge dans sa bouche rouge et chaude. Je lui glissai le doigt dedans pour..."* "Arrête, me dit Nezha, Fais pas le mariol. Peut-être qu'à lire tout seul ça passe mais là, comme ça, tous les deux, non. Je trouve ça grossier." *"Couchée sur le dos, ses yeux brillaient, elle était complètement détendue, les jambes entrouvertes, et sa chair frémissait légèrement. Pendant quelques minutes, pas un mot ne fut dit. Je lui allumai une cigarette, la lui mis entre les lèvres et me recouchai sur le dos dans le creux du lit."* Un ami m'a prêté sa maison pour quelques jours. Rien au programme que balades, dormir, télé. Je m'habille, rallume le feu dans la cheminée. Je prépare le café, "Tu le veux fort?" Elle éclate de rire "Si c'est pour me mettre dans les meilleures dispositions pour lire Miller, c'est non." Pain grillé, confiture. Je lui dis "Je te propose un marché: aujourd'hui c'est Miller et demain c'est Holder". Elle fait la moue d'abord puis "D'accord, mais c'est moi qui choisis". Tout en déjeunant elle feuillette le 10/18 à couverture noire, me le tend: "Ça!" Page 102. *"Adrienne fit voler ses vêtements en vitesse, se glissa dans le bain avec moi."* "Attends, je lui dis, il y a une autre fille dans cette scène!" Elle: "Je ferai les deux".

25 mai - *"Belle à ne pas croire, avec sa lourde chevelure, ses yeux qui mangent une partie de son visage, de ses lèvres à la fois délicates et renflées."* J'aime la regarder. Quand elle dort elle n'est qu'une odeur, un souffle, un abandon. J'aime la courbe de ses jambes sous le drap. *"Tu es mon pays, je lui dis, Je connais les collines et les vallons, là où je peux m'allonger pour dormir. Et le trou d'eau vive, la cascade fraîche où je peux piquer une tête."* Elle n'a pas encore ouvert les yeux, elle demande "C'est du Holder ça?" "Non, mais ça, si" et, repoussant le drap, je dévoile sa poitrine. *"Elle ne cessait pas de me regarder en enlevant ses pelures. C'était un regard craintif à l'égard de moi et de moi seul. Or elle était belle. Elle avait des seins magnifiques, pleins de paix, et une peau, en dessous, de ce blanc moelleux dont on fait les nappes."* Elle éclate de rire, "Pour le blanc moelleux, tu repasseras". *"Pendant que le patron remplissait son verre, elle a achevé de se déshabiller. À nouveau, elle ne regardait que moi, mais avec plus d'insistance, avec une sorte de volonté de convaincre. Elle avait eu tort: la partie de son anatomie qu'elle dévoilait à présent n'était pas plus belle que le reste. Le tout était incroyablement plein de fraîcheur, de santé, de jeunesse."* Nezha est nue sur le lit. Elle m'offre l'arrondi parfait de ses fesses. Le soutien-gorge a laissé une marque plus claire dans le dos. Et le triangle du slip fait comme les deux couleurs du pain d'épice. Je me lève. Elle me prend le livre des mains, lit: *"Au moment de me laisser passer, le patron s'est penché vers moi et, amicalement: T'es pas gentil, a-t-il dit, c'est toi qu'elle veut"*.

1^{er} juin - "Laisse, je m'en occupe." Nezha s'assied sous le parasol pendant que j'installe méthodi-

quement : 1, quatre feuilles de journal froissé ; 2, une couche d'aiguilles de pin bien sèches ; 3, quelques morceaux de charbon de bois soigneusement triés. Un filet d'essence, je jette l'allumette, surveille les flammes, souffle, qu'elles prennent bien de tous les côtés. Elle se marre, "On que tu as lu Jack London quand tu étais petit !" Elle a préparé le punch. Je m'assieds près d'elle. La route passe à cent mètres mais on n'entend rien. La haie de cyprès clôt la pâture où j'ai installé la caravane. Elle sourit "C'est un vrai paradis, on se croirait hors du monde". Je tombe la chemise, "Tu ressembles à rien comme ça, je vais t'emmener choisir un chapeau, tu veux ?" Elle passe la main sur ma poitrine, je ferme les yeux, "*En ce temps-là j'étais en mon adolescence J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà plus de mon enfance*", et le texte de Cendrars me vient tout seul, comme une rivière tranquille. Rien en elle n'a bougé tant que les mots de Blaise ont rempli le petit espace de mes lèvres à ses lèvres, de mon corps à son corps. Alors elle me prend la main, "Vieni, Vieni, Viens !" Elle étend deux draps de bain sur l'herbe, nous nous allongeons. Le soir tombe doucement, j'entends le ruisseau sauter les pierres, là où les rouisseurs, aux temps anciens, tenaient leur échoppe. Je me penche sur elle, je regarde chaque endroit de sa peau comme si je ne devais jamais plus le revoir. Ses jambes, l'intérieur en soie de ses cuisses, le buisson ardent de son sexe. Les braises.

25 juin - Je la regarde. Elle respire. Elle s'est fait couper les cheveux et ressemble à Rimbaud. Elle est debout devant la fenêtre. Le soleil tombe sur la chambre, l'inonde d'une douceur irréaliste, on dirait un film de Truffaut. Elle se tient les jambes légèrement écartées et la lumière qui traverse sa petite robe découpe les jambes. Elle est en tee-shirt. Je la regarde de dos, le friselis des cheveux courts sur la nuque, elle le lisse de la main droite, sent mon regard sur elle. Elle se retourne. Je ne vois plus que ses yeux. Elle s'agenouille sur le lit. Nous restons un long moment en silence. Je la sens sur moi, je sens son désir, je sens son corps ouvert sous moi, la chaleur de son corps, la caresse de sa peau. Elle se met à chanter cette chanson tendre qui est l'une de mes préférées "*Amours des feintes des faux-semblants j'entends que tinte le temps...*" Elle sourit quand je passe le doigt sur sa bouche. Et puis elle fait le pitre, se met à loucher, déforme les lèvres. Le cœur me martèle à tout va. Elle ouvre un peu la bouche, j'aperçois le rose clair de la langue. Elle soulève lentement son maillot, le roule le long des côtes, laisse échapper les seins, fermes, aux tétons noirs hérissés. Le tee-shirt tombe dans son dos. Elle dégrafe sa robe, fait glisser lentement le tissu sur ses genoux. Elle est nue. Son parfum m'envahit.

26 juin - Quand je me réveille elle a déjà les yeux ouverts. Elle se tourne vers moi, soulève le drap. Elle me scrute des pieds à la tête, dit "Je n'avais pas oublié mais je fais le tour du propriétaire". Je caresse l'arrière de sa tête, les cheveux courts ont dégagé complètement la nuque. Il y a tout ce désir entre nous. Caresses et baisers depuis hier. Je n'aurais jamais cru pouvoir dormir contre elle sans la rage de faire l'amour. Elle pose le doigt sur ma bouche, "Tu sais quoi ?" Je hausse les sourcils. "On va être obligés de vivre ensemble si on veut connaître des moments comme ça. J'en ai envie et toi ?" Elle laisse passer un silence, elle fait la moue. Je lui prends les poignets, l'allonge sur moi. Je sens peser son corps, j'entends son cœur palpiter. Je referme le drap sur nous. Je lui murmure à l'oreille "Je crois que je t'aime". Elle ne bouge pas mais je la sens frémir. Sa

chaleur sur moi. Je lèche son oreille. Elle relève la tête, me regarde, parcourt doucement ma bouche du bout de la langue. Me regarde encore. Elle a des larmes dans les yeux que je ne comprends pas.

16 novembre - Elle me souffle "Tu connais les matriochkas?" J'hésite une seconde puis "Les poupées russes?... Combien? Cinq? Six?" Un silence. Je la dévisage, elle est là avec les yeux grand ouverts, l'esquisse des fossettes, hésitant entre sourire et gravité. Elle sait bien que remuer le passé ne sert à rien, il se tapit dans le présent et parfois montre le nez... Elle dit "Juste une autre..." Elle me regarde dans les yeux, "Juste un autre..." Nous demeurons longtemps dans le silence. Nous nous sommes toujours tout dit. À cet instant, ensemble nous nous taisons. J'essaie "Tu es amoureuse de..." En dire plus, à cet instant précis de nos vies, ce serait en dire trop. Casser le fil d'une éternité. Mon index caresse sa joue. Des larmes lui viennent aux yeux. Je remue doucement la tête deux fois de droite à gauche, je murmure "Ne dis rien, surtout, ne dis rien".

Je sors dans la nuit. Le ciel est constellé d'étoiles. Un petit vent frais m'étreint. Je remonte le col de ma veste et je me mets en marche. Pas d'adieu entre nous. Tant de chemin à faire...

